

Bretagne digne d'être un cadet de Gascogne.

"On se pâmait chez madame Récamier et chez la duchesse de Duras à ouïr les aventures extraordinaires que monsieur de Chateaubriand narrait d'un air avantageux.

"Je traversais, disait-il, une prairie de jacobées à fleurs jaunes, d'alcées à panaches roses et d'obélarias dont l'aigrette est pourpre.

"Ah! Charmant, délicieux, adorable!

"Et M. de Chateaubriant, adossé à la cheminée de marbre blanc, un doigt passé, selon sa coutume sous le revers de son gilet, M. de Chateaubriant, admiré, applaudi, adoré des belles, continuait ainsi:

"Des anfractuosités sablonneuses, des ruines ou tumulus sortaient des pavots à fleurs roses pendant au bout d'un pédoncule incliné, d'un vert pâle. La tige et la fleur ont un arôme qui reste attaché lorsqu'on touche à la plante. Le parfum qui survit à cette fleur est une image du souvenir d'une vie passée dans la solitude."

Un murmure d'approbation accueillait ces paroles. Un frémissement de plaisir répondait à la musique de ces phrases. Et si l'illustre voyageur qui n'ignorait rien des malices de son métier faisait mine d'interrompre sa conférence, les fins visages, les yeux brillants, les sourires engageants se tournaient vers lui avec l'air de dire: "Encore, encore!"

Et il reprenait son cours de botanique céleste.

Moins poétique, beaucoup plus didactique était M. Legouvé, ce vétéran des lettres dont la mort a plongé l'Académie dans le deuil. M. Legouvé n'était pas seulement un maître en conversation et en diction. Il excellait dans cet art que je vous signalais chez Madame Geoffrin, de susciter et de soutenir une conversation. Il avait, comme il disait lui-même, l'amour de la diction dans le sang. En quelque endroit qu'il se trouvât, il se composait un auditoire qu'il ravissait par la tournure si fine de son esprit. Un jour qu'il voyageait en Suisse et qu'il s'était arrêté pour quelques jours dans une station alpestre, la pluie ne cessait de tomber depuis quarante-huit heures; impos-

sible de sortir, que faire? Le personnel des voyageurs qui se composait de quelques familles suisses et parisiennes, le supplie de les aider à combattre l'ennui en leur faisant une conférence.

— Très volontiers répondit-il, cela me désennuiera du même coup. Seulement, j'y mets une condition: notre conférence sera une conférence en collaboration, je ne parlerai pas tout seul; je veux être interrogé, interrompu, combattu même par les jeunes filles.

Je vous offrirai un sujet que nous composerons ensemble.

Vous êtes allés souvent au spectacle, vous avez vu représenter nos principaux chefs-d'œuvre; eh bien! je vous propose le sujet: "*Les jeunes filles dans Molière*".

Le sujet est accepté avec satisfaction. M. Legouvé s'adresse alors à son auditoire pour choisir quatre jeunes filles dans l'œuvre de Molière résumant les traits généraux de toutes les autres, et la conférence en collaboration commence. M. Legouvé fait parler tout le monde les jeunes filles comme les vieux messieurs et les dames. Chacun dit son mot. Et ce sont des découvertes auxquelles on est tout étonné de n'avoir jamais songé auparavant. L'étude devient si intéressante et si attrayante que c'en est un vrai enchantement. Tout le monde a de l'esprit. Il semble ce soir là que Molière est plus glorieux que jamais et on le proclame "Le poète des jeunes filles du dix-septième siècle."

Il me faut à mon grand regret abandonner ces causeurs privilégiés, pour revenir à ce qui est plus terre à terre, à ce que nous voyons journellement autour de nous.

Prenons, notre société ordinaire; plaçons-nous dans notre milieu de chaque jour et sachons tirer le meilleur parti possible des situations.

Appliquons-nous surtout, comme je le disais au début, à ne pas rester bouche close, à trouver quelque chose à dire.

Supposons un homme et une femme d'intelligence moyenne, dans un salon du genre moyen, et supposons-les amenés par sympathie mutuelle et par ordre à causer ensemble; comment pourront-ils passer leur temps sans

trop s'ennuyer? Ces personnes que nous supposons étrangères à la politique vont-elles discuter l'équilibre européen ou la doctrine de Monroe ou, en d'autres termes, recueillir ce qu'elles auront pu garder de trois articles de journaux, lus les jours précédents? Evidemment, que vous désiriez parler ou écouter, vous éviterez les sujets qui ne touchent pas personnellement votre interlocuteur ou vous-même. Et rien n'est plus facile que de parler à la personne de ce qu'elle fait ou de ce qu'elle s'appête à faire, enfin de chercher à découvrir dans la personnalité de votre interlocuteur une région où vous puissiez faire entrer quelque nouvelle face de votre personnalité propre.

Naturellement, ceci n'implique pas qu'il ne faille pas parler d'autrui si on le fait avec intelligence et charité. De quoi, homme et femme, pourraient-ils causer si ce n'est d'hommes et de femmes?

Il ne s'agit pas non plus de restreindre toute conversation à des personnalités, on peut parfaitement parler de questions abstraites, si telles questions vous intéressent plus que les questions de personnes, car en ce cas, elles font partie de vous-même, et c'est de vous-même que vous parlez, ce qui vaut encore mieux d'après le principe que je viens d'énoncer, que de parler d'autrui.

Mais, sauf ce cas spécial, rien n'est plus apte à intéresser à la fois votre interlocuteur et vous, que d'échanger vos jugements sur des personnes que vous connaissez tous deux.

Ceux qu'il faut avant tout et pour y arriver, tous les moyens sont bons, c'est que l'on ne perde pas ici, dans ce Canada-français le goût de la conversation dans cette belle langue française dont Chénier disait:

Ce langage sonore aux douceurs souveraines
Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines.

Cette langue toute
De force, de douceur, de grâce et de fierté,
dont les Canadiens-Français ont assumé la noble tâche de conserver intact l'héritage sacré.

MME SAUVALLE.

A Mille-Fleurs, c'est l'éclosion des beaux chapeaux et des élégantes capotes fleuries, 1554 rue Sainte-Catherine.